

Des mères
si
différentes

© L'HARMATTAN, 2004

ISBN : 2-7475-7299-4

EAN : 9782747572996

Barbara WALTER

Des mères
si
différentes

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
1053 Budapest, Kossuth L. u. 14-16
HONGRIE

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti 15
10124 Torino
ITALIE

Du même auteur

« La famille peut-elle encore éduquer ? », Erès, 1997

« Le droit de l'enfant à être éduqué »,

L'Harmattan, 2001

Introduction

*Le miroir gris a bien du mal à se souvenir
de tout le malheur qu'il voit. Il lui manque
les mots pour le fixer, il lui manque la voix.
Je ne suis qu'un détail de la chambre pour lui,
qu'une larme sur son visage, lourde, lourde larme,
longue à lentement tomber droit de l'œil selon l'usage.*
Aragon ¹

Il était une fois...

Cela commençait toujours de la même façon. Elle devenait moins loquace, ne parlait plus qu'à notre demande, des mots, des monosyllabes ou rien, le silence. Elle se rapprochait des sources de chaleur, évitait les contacts, les gens, ne les voyait pas, ne sentait pas leur présence. Les vêtements semblaient alors trop grands pour elle, ils flottaient autour d'elle, lui donnant une apparence légère, aérienne, immatérielle. Elle marchait sans but, comme égarée, tournant en rond, ne sachant où se poser, les bras perdus le long de son corps maigre, les mains accrochées à la cigarette, seule "nourriture" qu'elle s'accordait. Tout de noir vêtue, elle donnait l'impression de porter le deuil, mais de quoi ? de qui ? Son regard se perdait de plus en plus souvent dans un

¹ Les Chambres : poème du temps qui ne passe pas, Messidor/Temps actuels, Paris, 1983

infini qu'elle semblait trouver à l'intérieur d'elle-même. Elle avait froid et rien ne paraissait pouvoir la réchauffer. Je voyais se rapprocher le moment du repli total, ce repli où plus rien ne semblait l'atteindre, où la mort rodait comme en attente, ce repli où on la retrouvait seule, comme déposée là par hasard, dans le coin d'une pièce. On ne voyait d'elle plus qu'un visage, une touffe de cheveux. Recroquevillée sur elle-même, elle disparaissait sous un sac de couchage bleu, de la couleur que prend la mer quand le temps semble suspendu. Elle ne tenait guère de place, un coin, le long d'un mur, les genoux sous le menton, immobile, comme sans vie.

Que cherchait-elle dans ces moments-là ? Qu'attendait-elle ? Je ne sais pas. Le savait-elle seulement ? Elle laissait errer un regard inexpressif sur un monde dont nous nous sentions exclus. Elle pouvait rester ainsi des heures, parfois des journées entières sans réaction.

Nous venions d'avoir une discussion intéressante où les arguments qu'elle développait avec vigueur et conviction nous avaient passionnés. Aussi la transition nous semblait d'autant plus surprenante.

De la voir dans cet état quasi inerte, figé, m'angoissait à chaque fois de nouveau. Je ne supportais pas de la voir ainsi, d'être exclue de ce monde dans lequel elle se réfugiait. Je me sentais rejetée, tenue à distance, inutile, impuissante et parfois même coupable. Une sournoise impression qui ne reposait sur aucun fait précis. Je ne pouvais qu'être coupable, d'une parole, d'un geste. Car comment expliquer autrement ce repli, ce rejet, ce

retour en elle. Dans ces moments-là, j'hésitais toujours à m'approcher d'elle. Le sac de couchage semblait démarquer une limite, comme une barrière de protection, la rendant ainsi inaccessible.

Enfin, au bout d'une heure, d'un jour ou d'une période plus longue encore, elle « revenait dans notre monde », celui dans lequel, à nouveau, on pouvait communiquer avec elle, lui parler, l'entendre. Elle reprenait alors conscience de notre présence, un sourire d'une grande tristesse animait son visage. Elle secouait la tête comme pour en chasser d'absurdes pensées. Rejetant le sac de couchage, elle se levait brusquement et le temps reprenait son cours.

Ce n'était pas la première fois que j'étais témoin de ce qui m'apparaissait comme un repli et je ne m'y habituais toujours pas, peut-être parce que je ne comprenais pas ce qui le motivait, et parce que je me sentais désemparée et tellement inutile. Elle semblait chercher, attendre, crier quelque chose et, au-delà de son silence, j'entendais cet appel. Un appel auquel je ne pouvais répondre. Un appel dont je croyais deviner l'origine. Le cri désespéré de quelqu'un qui ressent le côté illusoire de son appel. Cet appel que seul le corps exprimait et pour lequel n'existaient pas de mots. Un appel en vain.

Le silence, l'absence de mots, l'impossibilité à traduire le sentiment qui la poussait dans le sac de couchage, ce refuge qu'elle cherchait. Comme si, à le parler, elle risquait l'effondrement, la désintégration, la mort... Comme si, en le taisant, elle l'éloignait d'elle, le rendant inexistant.

C'est alors que me revint en mémoire le conte de Grimm : les six cygnes, conte où la jeune fille doit rester muette durant six ans pour sauver ses frères. Si elle parle, ses frères ne pourront être sauvés. Mais, en ne parlant pas, elle risque sa vie. Dans cette double contrainte, elle n'a pas d'autre possibilité que de faire le mauvais choix, peu importe ce qu'elle fait. C'est le « *double bind* » évoqué par G. Bateson. Mis en situation de devoir choisir entre deux messages contradictoires, le choix sera toujours celui qui ne répondra pas au désir de l'autre. En effet, le mutisme dans le conte ne permet pas à l'entourage de comprendre le comportement de cette jeune fille qui ne parle pas, au risque de mettre sa propre vie en danger. Ce silence qui effraie et rassure à la fois. Ce silence effrayant car lourd de sens à travers le langage du corps qui traduit ce que les mots n'osent ou ne peuvent exprimer. Ce silence rassurant par l'absence de mots qui me dégage ainsi de toute obligation : « Etant donné que tu ne parles pas, je ne suis pas responsable de ne pas te comprendre et de ne pouvoir t'aider ».

Et pourtant, je perçois comme une attente. Malgré cette enveloppe en apparence imperméable, cette attitude figée, comme morte, au-delà de ce mur de silence, j'ai l'impression, ou peut-être est-ce mon imagination, mon attente, mon secret espoir, de l'entendre murmurer : « Maman ». Est-ce un appel vers celle qui l'a fait naître ou un refus de celle qui semble l'empêcher d'exister ? Est-ce, comme le dit si bien Serge Leclair, le deuil que nous avons à vivre tous les jours de cette mort à l'enfant merveilleux et parfois terrifiant que nous avons été dans les rêves de ceux qui nous ont fait ou vu naître ? Et cette attente du deuil

pose la question centrale de cet ouvrage, à savoir, une fille existe-t-elle en dehors de l'attente maternelle et quelle est donc cette attente ?

Elles vécurent malheureuses...

*L'ordre familial ne fait que traduire
que le Père n'est pas le géniteur, et
que la Mère reste contaminer
la femme pour le petit d'homme.
Le reste s'ensuit.
Lacan²*

Dernièrement, en m'attardant au rayon librairie d'une grande surface, j'ai trouvé un très grand choix de livres de contes et, c'est en les feuilletant, que je retrouvais ceux de mes souvenirs d'enfance. C'étaient essentiellement les contes de Grimm et de Perrault. Par curiosité, je les ai achetés et lus ; ils semblent avoir traversé les années sans aucune altération. Retranscrits, retravaillés, réadaptés, ces contes n'ont pas perdu ce caractère intemporel qui fait que, hier comme aujourd'hui, des parents achètent ces contes, les lisent à leurs enfants, souvent d'ailleurs pour légitimer leur propre plaisir à retrouver ces récits marquants de leur enfance. Ils transmettent ou justifient ainsi des comportements qui apparaissent comme des archétypes dans nos fonctionnements relationnels.

² *Télévision*, Le Seuil, Paris, 1974, p.51

L'importance des contes me paraît se situer dans l'économie de l'expression et de la verbalisation de sentiments que l'on n'ose souvent pas aborder dans la réalité. Ces sentiments peuvent faire peur par leur ampleur. Ils semblent émerger d'un démon intérieur, d'une puissance difficilement maîtrisable, que l'on a du mal à extérioriser, de peur de les voir se déchaîner dans un ouragan incontrôlable. Certains d'ailleurs ne sont pas avouables du fait d'un tabou social. Je pense là plus particulièrement au désir de meurtre sur l'enfant qui, dans certaines circonstances, nous effleure sans pouvoir « se » dire. Il en va de même de ces émotions que l'on désire protéger, enfouir au fond de soi, parce qu'elles font partie de nos rêves les plus secrets, ceux que l'on n'ose partager de peur de les voir disparaître. Il y a également le poids de l'éducation qui inculque la gestion des excès dans l'expression des sentiments. Colère ou joie, peur ou tristesse, l'enfant apprend à les contrôler, les maîtriser, à enfouir le trop plein au plus profond de lui-même.

Je me suis donc replongée dans l'univers des contes. Il y a là un petit groupe de textes que chacun peut citer et auxquels on revient toujours dès que l'on évoque la notion même de conte : Cendrillon, Blanche-Neige, la Belle au Bois dormant, le petit Chaperon Rouge... Pourquoi ceux-là plutôt que d'autres ? La mémoire n'est jamais innocente. C'est probablement parce que nous nous y retrouvons plus facilement et qu'ils correspondent au plus près à notre ressenti, qu'ils articulent notre vécu et nos fantasmes. Je me suis donc attardée sur ces contes connus, voire même célèbres. Ils décrivent, pour la plupart, des situations relationnelles parents/enfants dans une famille réduite

à sa plus simple expression, alors que la période où ces contes ont été recueillis correspond plutôt à la cohabitation de plusieurs générations sous le même toit. Ils mettent ainsi en jeu les personnages clés du « drame familial » : le père, la mère, le fils, la fille. Ils opposent des notions telles que « le bien et le mal », « le beau et le laid »... ces notions que l'on véhicule encore aujourd'hui sous le manteau de l'éducation.

On sait que Bruno Bettelheim, dans son ouvrage *Psychanalyse des contes de fées*, a défendu la fonction thérapeutique des contes pour l'enfant. Ceux-ci répondraient de façon précise aux angoisses de l'enfant et de l'adolescent et apparaîtraient comme un agent primordial de sa socialisation. En aidant l'enfant à renoncer à ses désirs infantiles de dépendance, ils l'entraînent vers une existence indépendante plus satisfaisante. Ils lui apportent un éclairage sur lui-même et favorisent le développement de sa personnalité.

Pour ma part, il me semble intéressant d'utiliser ces contes dans une interrogation sur les conditions de possibilité de relation éthique mère/fille. Je dis bien éthique, car, si la morale peut être définie comme l'ensemble des règles régissant les comportements dans une société donnée, l'éthique est l'interrogation sur les conditions de possibilité d'émergence de l'Autre. C'est ainsi que je puise dans les contes un matériel imagé certes, mais évocateur des enjeux entre membres d'une même famille où n'apparaissent essentiels que le père, la mère et leurs enfants.

Car on s'interroge souvent sur la morale transmise par la famille, sur le discours ou l'exemple moral des modèles identificatoires. On s'interroge plus rarement sur l'éthique de la relation parent/enfant, sur ce qu'explique E. Levinas comme étant la responsabilité de la liberté de l'autre. Or, même si, légalement, les parents n'ont pas le droit de vie et de mort, la vie de l'enfant reste cependant très dépendante de leur volonté. Ils peuvent non seulement lui imposer ou lui interdire telle conduite, mais, en général, ils vont jusqu'à le façonner dans ses pensées et ses sentiments les plus intimes, les plus durables.

A travers le matériau des contes, j'ai tenté de comprendre comment une fille peut être autre chose que « l'objet-miroir » de sa mère, l'occasion de combler le désir de celle-ci, l'exhibition d'une conformité sociale, la reproduction d'une image idéalisée de cette mère. Je me suis interrogée sur la possibilité qu'a le rapport mère/fille d'échapper à la captation mimétique afin que l'accouchement physique puisse être prolongé par l'émergence d'une personne.

Le but de cet ouvrage n'est pas d'étudier l'effet des contes sur l'enfant. Bien plus, il s'agit de puiser dans ceux-ci des matériaux qui permettent de lire l'économie des passions familiales, tout en découvrant la place prépondérante qui y est donnée aux personnages de sexe féminin : mère aux visages polymorphes, fille en attente d'être mère. C'est ainsi, qu'au travers de la lecture des contes de Perrault et des Frères Grimm, je tente de trouver une réponse aux interrogations liées à l'éducation du sexe féminin et à notre condition de fille, de femme et de mère. Et, plus

précisément, je m'interroge sur ce lien qui « unit » ou « enferme » une mère et sa fille. Le rapport mère/fille peut-il exister en dehors d'un mimétisme identificatoire ou d'une non reconnaissance mortifère ? Que faut-il réaliser ou abandonner pour que, entre une mère et sa fille, l'émergence de la liberté n'ait plus la saveur de la révolte ou de la résignation, mais celle d'une possible éducation ?

Pour mener à bien cette réflexion, j'ai recensé les différentes images de la mère que nous offrent les contes. Puis, à travers les nuances du désir qui fait de la femme une mère, j'ai voulu approcher l'enfant et, plus particulièrement, cette fille qui, de par sa « féminité », ne semble pas avoir la même relation à la mère que le garçon. Par la suite, je suis partie à la rencontre de l'homme et de la place qu'il pouvait tenir dans la relation mère/fille. Et ce n'est qu'alors que je pourrai aborder les conditions d'une rencontre possible entre ces deux femmes à l'extérieur de l'enveloppe matricielle.

Les contes utilisés dans cet ouvrage sont tirés de différentes versions. Le choix de ces versions a été influencé par des nuances de langage à l'intérieur des contes. Cela explique que l'on retrouve certains contes dans des versions différentes. Mais j'entends déjà l'objection du lecteur disant que j'ai « tiré la couverture à moi ». Que j'ai utilisé les contes pour exprimer mes propres pensées. J'en assume parfaitement le soupçon et je crois d'ailleurs qu'aucune réflexion intellectuelle ne peut échapper à ce soupçon. En effet, derrière la scène « intellectuelle », derrière le cadre littéraire, il est une autre scène, un autre cadre où s'enracinent les

fantasmes de notre histoire, de notre propre représentation du monde. La médiation des contes peut alors permettre à chacun de se reconnaître dans cette parole, dans cette mémoire.

Légendes et Contes : Contes de Grimm, Gründ, Paris, 1963

Bec de grive
Blanche-Neige
Cendrillon
Double-Œil et ses sœurs
Doucette
Frérot et Soeurette
La belle au bois dormant
La gardeuse d'oies
La mort pour parrain
L'astucieuse fille du paysan
Le petit chaperon rouge
Les six cygnes
Les trois fileuses
L'ondine
L'or des étoiles
Madame la neige
Rose-Neige et Rouge-Rose

Légendes et Contes : Contes de Perrault, Gründ, Paris, 1978

La belle au bois dormant
La biche au bois
Les fées
Peau d'âne

Contes de J. et W. Grimm, traduits par Armel Guerne, Hatier, Paris, 1987

La jeune fille sans mains

Le diable aux trois cheveux d'or

W. et J. Grimm, Le Roi grenouille et autres contes, Le livre de Poche, Paris, 1979

Apprendre à frissonner

Blanche-Neige

Doucette

Jean de Fer

Jeannot et Margot

Le Roi grenouille

Rose-Neige et Rouge-Rose

Tom Pouce

J. et W. Grimm : Contes, Flammarion, Paris, 1986

Le petit chaperon rouge

La bonne bouillie

La véritable fiancée

Le corbeau

Nourriture céleste

